

Dagný Kríšťjansdóttir
professeur de littérature
moderne islandaise
à l’**Université d’Islande**

Romanciers au pays des sagas

Par où commencer pour décrire la littérature islandaise ? Peut-être en l’an mille, lorsque *Völuspá* (La prédiction de la voyante), l’une des plus belles et dramatiques œuvres de la poésie nordique ancienne fut composée en Islande ? Impossible en tout cas de faire l’impasse sur l’héritage littéraire du Moyen Âge, car il n’a pas seulement joué un rôle important l’histoire du pays, mais il représente aussi l’apport principal du peuple islandais au patrimoine culturel de l’humanité.

Malgré – ou peut-être à cause de – leur éloignement, les Islandais devinrent les historiens des pays Nordiques, consignnant leurs poèmes anciens dans leurs manuscrits, écrivant l’histoire des rois scandinaves, ainsi que celle de leur propre société, qui différait des autres car les Islandais n’avaient pas de roi. Ce sont les sagas islandaises, plus proches du roman réaliste moderne que de la chronique médiévale et narrées avec beaucoup d’art. Leurs auteurs sont inconnus. Elles décrivent comment le pays fut découvert et peuplé, son partage par les différents clans ainsi que les conflits compliqués qui pouvaient se développer entre les membres des premières générations d’Islandais. Ces conflits s’envenimèrent jusqu’au XIIIe siècle, lorsque le pays se soumit à la couronne norvégienne qui s’unit, quelque temps plus tard à la danoise. Pendant toute cette période, on continua à lire, composer et recopier les anciennes sagas.

Impossible en tout cas de faire l’impasse sur l’héritage littéraire du Moyen Âge, car il n’a pas seulement joué un rôle important à travers l’histoire du pays, mais il représente aussi l’apport principal du peuple islandais au patrimoine culturel de l’humanité.

Pendant la lutte pour l’indépendance au XIXe siècle, on découvrit qu’il était possible d’utiliser le patri-moine littéraire à des fins politiques. Pour prouver que les Islandais méritaient de former une nation souveraine, on mettait l’accent sur l’ancienneté de la langue parlée par les Islandais – la même que celle qui avait cours en l’an mille en Scandinavie, mais qui avait très peu changé en Islande – ainsi que sur l’im-portance pour l’ensemble de l’Occident des textes anciens conservés en Islande. Les liens qui atta-chaient l’Islande au Danemark furent progressivement coupés, le pays accédant à l’indépendance en 1918, tout en restant une composante du royaume danois, et accédant au statut de république en 1944. Un an après l’indépendance, un jeune écrivain, Þór-bergur Þórðarson (1888–1974), fit paraître sa *Lettre à Lára* (1919), texte protéiforme, sorte de collage de lettres, d’essais, de nouvelles et d’humour. L’objec-tivité du style des sagas s’y effaçait devant une subjek-tivité débordante qui déconvençait les lecteurs.

Peu après, un autre écrivain, très jeune aussi, Halldór Laxness (1902–1998), disait à un ami qu’il ne connaissait rien de plus ennuyeux et dépassé que les écrits de Snorri Sturluson et autres médiévaux. Les sagas étaient un galimatias primitif sans intérêt pour un esprit moderne. Lui-même, en revanche, pensait avoir un message urgent à livrer à ses contemporains, comme on put le constater dans son roman *Le grand tisserand de Cachemire* (1927). C’est le portrait d’un jeune homme en quête de sens qui le mène à parcourir l’Europe de long en large, jusqu’à ce qu’il se convertit au catholicisme et se retire du monde dans un monastère. Ce roman devait chanter les louanges de l’église catholique. En l’écrivant, cepen-dant, le jeune homme s’éloigna de la religion et on le retrouve quelque temps plus tard à Los Angeles, gagné à la cause communiste et tentant par ses livres de convaincre ses compatriotes du bien-fondé du matérialisme et du socialisme scientifique. Þór-bergur Þórðarson et Halldór Laxness ont dominé les lettres islandaises pendant la majeure partie du XXe siècle et chacun avait une conception bien à lui de la culture islandaise.

Dans les années trente et pendant la guerre, Laxness produisit plusieurs chefs-d’œuvre: *Salka Valka* sur une ouvrière dans un village de pêche, *Gens indépen-dants* sur le paysan de montagne Bjartur et l’indé-pendance illusoire du petit propriétaire, *Lumière du monde* sur le poète populaire Ólafur Kárason et *Station atomique* qui met en scène la jeune Uglá, arrivée de sa campagne pour servir une famille de bourgeois de Reykjavík, mais découvrant le désarroi culturel d’une société entrée sans transition dans la modernité de l’après-guerre. Désormais, Laxness change d’avis sur les sagas. Estimant que le patri-moine littéraire avait été détourné de sa vraie nature pendant la lutte pour l’indépendance qui leur avait conféré un statut de textes sacrés, l’écrivain et ses amis voulurent arracher les sagas aux nationalistes. Ils les publièrent dans des éditions accessibles avec une orthographe moderne, afin de souligner qu’il s’agissait d’une littérature vivante.

Une des raisons du succès de cette entreprise est que la vision sans fard du monde qui informe les sagas ainsi que le laconisme de leur style s’accordait bien aux sensibilités littéraires de l’après-guerre, expri-mées par exemple dans les romans de Hemingway. En 1952, Laxness publia sa propre version de cette littérature, *La Saga des fiers-à-bras*, où il est question de deux amis, un guerrier et un poète, qui tous deux rêvent de servir le saint roi Ólaf Haraldsson, conver-tisseur de la Norvège (995–1030). L’un d’entre eux est confronté à l’horreur des massacres et pillages vikings, alors qu’il est mercenaire en Angleterre, l’autre sacrifie tout ce qui lui est cher pour pouvoir déclarer son poème de louanges à la cour du roi. Mais, lorsqu’il entre enfin en présence de celui-ci,

Þórbergur Þórðarson et Halldór Laxness ont dominé les lettres islandaises pendant la majeure partie du XXe siècle et chacun avait une conception bien à lui de la culture islandaise.

l’expérience lui a appris que ni le monarque ni son poème n’ont une réelle valeur. Il s’agit pour l’auteur d’un règlement de comptes avec les deux despotes qui ont dominé son siècle, Hitler et Staline, et avec les militaires et intellectuels qui les suivirent aveuglé-ment. En même temps, il montre l’inanité du culte des sagas au nom d’un nationalisme passéiste. En 1955, Laxness, reçut le Prix Nobel de littérature pour avoir par son interprétation et sa création, redonné vie à l’ancienne tradition narrative islandaise. Un récit de la vie passionnante de Laxness par Halldór Guðmundsson fut couronné du prix littéraire islandais en 2005.

En 1940, l’Islande fut envahie et occupée par l’armée anglaise, rapidement remplacée par l’américaine en raison de l’importance stratégique du pays. L’occu-pation eut des conséquences énormes pour l’écono-mie, la société et la culture des Islandais. On en voit nettement la trace dans la littérature de l’immédiat après-guerre. Tantôt s’y exprime une nostalgie de l’ancienne société paysanne ou bien une conscience moderniste de la perte, de la rupture et de la crise aussi bien personnelle que sociale. Le modernisme en tant que mouvement artistique fit son entrée en Islande par la peinture, pour gagner ensuite la poé-sie et la prose seulement dans les années soixante. Il fut accompagné d’une séparation accrue entre haute culture et culture des masses.

Les principaux prosateurs du courant moderniste furent Svava Jakobsdóttir (1930–2003), Thor Vil-hjálmsson (1925–2011) et Guðbergur Bergsson (1932–). Svava Jakobsdóttir fut l’idole des féministes islandaises de la seconde vague. Active aussi bien dans les médias, au parlement que comme auteur, elle écrivit aussi bien des nouvelles, des romans que

des pièces de théâtre. Son usage de l’ironie et d’un humour parfois grotesque est très novateur. Guðber-gur Bergsson la suivit de peu, se faisant remarquer par son roman *Tómas Jónsson metsölubók* (1966) qui choqua les lecteurs islandais de mille façons diffé-rentes. La société de l’après-guerre y est cruellement dépeinte comme hypocrite, amoralé et dépourvue de culture. Le personnage principal est un vieux bonhomme ronchonneur qui rouspète et râle, à voix haute ou par écrit, dans tous les styles possibles et imaginables, s’attaquant à tout ce qui vient au devant de sa propre conscience. La tâche (post) mo-derne que s’était fixée Guðbergur était d’analyser la rupture morale de cette société post-coloniale qui s’ignorait elle-même. Thor Vilhjálmsson appartenait aux modernistes qui transformèrent la vie culturelle du pays dans les années cinquante. Son roman *Fljótt fljótt sagði fuglinn* (Vite vite dit l’oiseau), publié en 1968, traduit une image nouvelle et éclatée du monde, qui cependant repose sur un socle ancien de mythes, de contes et de motifs narratifs très anciens. Les romans de Thor étaient cosmopolites, agités, trahissant souvent l’influence de la nouvelle vague du cinéma européen. Dans les années quatre-vingts, leur foyer se déplace vers l’Islande et c’est là que se déroule son grand roman, *La mousse grise brûle*, primé par le Prix littéraire du Conseil Nordique en 1988. Plus récemment, Thor s’est inspiré des sagas islandaises, en particulier de la *Sturlunga saga*, dont il puise la matière de ses romans historiques qui révèlent les conflits internes des hommes.

L’écrivain Einar Kárason (1955–) a également trouvé une source d’inspiration dans ces mêmes textes, après avoir commencé sa carrière en séduisant un

Le modernisme en tant que mouvement artistique fit son entrée en Islande par la peinture, pour gagner ensuite la poésie et la prose seulement dans les années soixante.

grand nombre de lecteurs par ses romans situés dans les quartiers pauvres du Reykjavik de l’après-guerre. Deux de ses romans *Óvinafagnaður* (La joie de nos ennemis) et *Ofsi* (Fougue), parus respectivement en 2001 et 2008, décrivent les conflits des seigneurs islandais du XIIIe siècle. Leur « honneur » est à l’ori-gine de leur lutte et c’est en son nom que la jalousie, la compétition et la haine culminent dans un terrible massacre. Einar Már Guðmundsson (1954–) décrit aussi des lettres intenses, mais puise dans un maté-riau on ne peut plus récent. Son *Livre blanc* (2009) est en effet un essai sur l’effondrement économique de l’Islande en 2008, qui souvent a été comparé à la guerre civile qui déchira le pays pendant l’ère des Sturlungs. Einar Már Guðmundsson avait obtenu le Prix littéraire du Conseil Nordique en 1995 pour son roman *Les anges de l’univers*, un touchant récit tragi-comique sur un jeune artiste atteint de schizophrénie, porté à l’écran par Friðrik Þór Friðriksson

Le cinéma islandais a connu un véritable essor au cours des deux dernières décennies, souvent par l’adaptation de romans récents. C’est ainsi qu’Ágúst Guðmundsson fit un film à partir de *Mávahlátur* (Le rire des mouettes), hypocrite, Marja Baldurs-dóttir (1949–), qui a enchanté ses lecteurs avec son art de camper des personnages mémorables dans une histoire des femmes, par exemple dans ses deux romans consacrés à l’artiste Karítas (2004 et 2007), réussissant en même temps à raconter avec passion toute l’histoire de l’art du XXe siècle. Avec une grande maîtrise elle sait allier l’intrigue et la profondeur, ce qui est aussi le cas de sa collègue Vigdís Grímsdóttir (1953–) qui compose ses romans esthétiquement autant que politiquement subversifs et qui traitent de la sexualité et de la mort. Depuis les années soixante-dix, les femmes ont pris une place importante dans les lettres islandaises, les transformant par la même occasion.

L’écrivain Einar Kárason (1955–) a également trouvé une source d’inspiration dans ces mêmes textes, après avoir commencé sa carrière en séduisant un

Steinnun Sigurðardóttir (1950–) a pratiqué tous les genres littéraires. Peu de livres islandais ont excité autant de passions que son roman le Voleur de vie (1986). Elle y décrit avec humour, ironie et élégance, la « grande passion » d’une vieille fille de la bour-geoisie. Il s’agit d’un livre philosophique qui analyse avec finesse la quête obsessive du bonheur. C’est peut-être aussi ce qui est au cœur d’un petit roman remarquable de Sjón (1962–) qui nous livre le récit d’un chasseur sur les traces d’un renard. Mystérieuse-ment, le chasseur et sa proie échangent leurs appa-rences et la lutte effrénée qu’ils livrent dans la neige blanche ne peut se résoudre par une victoire. *Skug-ga-Baldur* fut couronné du Prix littéraire du Conseil Nordique en 2005. Sjón se fit d’abord remarquer comme poète et parolier du groupe rock Sugarcubes et par la suite de la star internationale Björk Guð-mundsdóttir, dont il est le collaborateur et ami. C’est également le cas de Bragi Ólafsson (1962–), ancien bassiste des Sugarcubes qui abandonna la musique pour l’écriture. Cet auteur se caractérise par la finesse ironique de ses romans qui mettent en scène des gens ordinaires dans des circonstances absurdes.

A la fois artiste et écrivain, Hallgrímur Helgason (1959–) se distingue par son éloquence et ses images fortes. Ces romans sont comme un tourbillon d’influences provenant des médias et de la culture de masse, alliant la grande littérature, la critique sociale et l’humour. Un roman qui lui valut le prix littéraire islandais en 2002, a pour titre *Höfundur Islands* (L’auteur de l’Islande) et a pour person-nage principal un écrivain qui rappelle à beaucoup d’égards Halldór Laxness. A sa mort, il se réincarne dans un monde qui ressemble étrangement à celui du roman *Gens indépendants* de ce dernier. Comme Laxness, Hallgrímur intervient souvent dans débats

[...] une image nouvelle et éclatée du monde, qui cependant repose sur un socle ancien de mythes, de contes et de motifs narratifs très anciens.

qui secouent la société islandaise, que ce soit dans les médias conventionnels que sur l’Internet. C’est aussi le cas d’Auður Jónsdóttir (1973–), auteur de romans politiques et provocateurs. Elle a aussi publié un livre plus personnel sur son grand-père, Halldór Laxness. Citoyenne du monde, comme beaucoup de jeunes écrivains, Auður écrit sur le sort des immigrés en Islande, sur le choc des cultures ou le morcellement des identités. Elle enquête sur les côtés sombres de la mondialisation dans *Vetrarsól* (Soleil d’hiver) paru en 2008. Dans son roman *Yosoy*, paru en 2005, Guðrún Eva Mínervudóttir explore des aspects étranges et inquiétants de la société de consommation. Elle décrit une sorte de « cour des miracles » islandaise, un théâtre appelé Yosoy dans lequel on met en scène la douleur, aussi bien physique que morale. La solitude et la froideur sont l’apanage de l’industrie moderne du sexe et c’est le sujet de l’impressionnisme roman *Installation* (2008) de Steinar Bragi (1975–), dont la beauté cruelle sus-cita une vive controverse.

Un nombre croissant d’auteurs investissent le monde de la pègre islandaise. Le premier d’entre eux est sans conteste Arnaldur Indriðason (1961–). His-to-rien de formation, Arnaldur s’intéresse aux crimes qui bien souvent ont leur origine dans le passé des familles. Yrsa Sigurðardóttir (1963–) procède d’une façon analogue. Ingénieur de métier, elle sait admi-rablement susciter le suspense chez ses lecteurs.

Dans ses romans, Jón Kalman Stefánsson (1963–) re-garde en revanche vers une société campagnarde en voie de disparition. Cet artisan hors pair de la langue islandaise parvient à allier la sincérité et l’ironie dans une évocation pleine de tendresse et d’humour d’un monde qui s’efface. *Entre ciel et terre* (2007) décrit

Depuis les années soixante-dix, les femmes ont pris une place importante dans les lettres islandaises, les transformant par la même occasion.

la vie difficile des Islandais d’il y a un siècle dans leur lutte contre les éléments. Cette lutte est existentielle dans tous les sens du terme, car il s’agit de donner un sens à la vie par ses actions. La beauté et les valeurs de base sont également l’objet des préoc-cupations de la romancière et historienne de l’art Auður Ava Ólafsdóttir (1958–), comme le montre son joli roman *Rosa candida* (2007). Tournant le dos à la consommation et la mondialisation, elle remonte aux sources, à savoir l’amour et la confiance qui se construisent entre un bébé et son père. L’empathie est peut-être la racine essentielle de tout amour et ce n’est pas par hasard que l’on trouve des allusions à la spiritualité de la rose dans le roman d’Auður.

De même que les Islandais du Moyen Âge quittaient leur île pour le pèlerinage de Rome, les études à Pa-ris ou le commerce à Trondheim, les écrivains islandais d’aujourd’hui ont le monde pour objet. A l’instar des auteurs des sagas qui racontaient comment les premiers colons quittèrent le vieux pays pour peupler l’Islande, leurs successeurs aujourd’hui s’inspirent aussi bien de l’histoire que du trésor des sagas pour construire une littérature pour notre temps.

Torfi Tulinius, traducteur professeur de littérature médiévale à l’Université d’Islande

A l’instar des auteurs des sagas qui racontaient comment les premiers colons quittèrent le vieux pays pour peupler l’Islande, leurs successeurs aujourd’hui s’inspirent aussi bien de l’histoire que du trésor des sagas pour construire une littérature pour notre temps.

Ici vous trouverez d’autres renseignements sur la littérature et auteurs islandais
www.sagenhaftes-island.is

Ici vous trouverez des renseignements sur les traductions d’ouvrages islandais en français
www.unicaen.fr/recherche/mrsh/erlis/
traductionsISLANDAIS

